

MELANGES RELIGIEUX

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Mardi, 14 Septembre 1847. No. 1.

PENSÉES

SUR

DE CHRISTIANISME

PREUVES DE SA VÉRITÉ.

CULTE.

I.

Je crois à la religion parce qu'elle est vraie, non parce qu'elle est utile; mais son utilité est une preuve de sa vérité. On fonde trop d'espérances sur la politique, lorsqu'on veut être plus heureux sur le social. Depuis cinquante ans, on a beaucoup introduit la liberté dans nos lois, et bien pour nous rendre dignes d'être libres. Une multitude de non-seulement en France, mais dans les deux hémisphères, font retentir ce cri: *Améliorez le sort des hommes!* Ce vœu qui sera stérile si l'on n'apprend pas mieux à connaître les vrais moyens d'amélioration. Les idées d'affranchissement universel, de liberté du genre humain, sont nées de l'Évangile; mais, pour les rendre possibles à réaliser, le Christ les avait unies aux principes d'une religion de paix et d'amour.

Les passions de l'homme en ont autrement ordonné. Des passions nécessaires ont été rompus: ce qui devait être indivisible, des insensés le séparent: ils veulent l'émancipation, et passent la charité. Alors, les espérances d'amélioration s'évanouissent, le mal croît sur le sol où l'on s'imaginait avoir mis le bien; il fallait s'entraider, on s'égorge. Semblez des résultats que peut avoir une liberté sans modèle. L'homme rentera dans la voie de l'Évangile, et renouera ses liens qu'il a brisés ou ni marchera au hasard, poussé par la fatale indépendance, jusqu'au jour où un de ces chasseurs égarés, qu'on appelle despotes, le prendra dans ses rets que une tête sauge.

II.

Il y a dans le Christianisme une admirable connaissance de l'homme. Pour empêcher que l'amour de soi ne se gave, le religion lui présente un but ravissant qu'elle place à un autre monde. L'homme, animé par l'espoir d'atteindre ce but, pratique le désintéressement sur la terre, il a le courage de s'élever jusqu'à l'abnégation de lui-même. Otez la religion, l'égoïsme regne et cherche à s'assouvir ici-bas.

III.

Il n'y a eu des hommes qui venaient, disaient-ils, assurer le leur de la classe nombreuse, commencer par anéantir les vœux d'espérance, de courage et de résignation que la loi lui donnait. Quels législateurs, grand Dieu! Les vœux, ils poussaient loin la présomption et l'audace, ceux sans craindre l'effroyable responsabilité dont ils se chargeaient, promirent de trouver dans leur génie les moyens de placer la source de bonheur qu'ils tiraient pour la société. Ne les condamnons pas, ils étaient en démence.

IV.

On plaisait sur ces mots: *Bienheureux les pauvres d'esprit.* *Bienheureux les pauvres d'esprit selon le monde.* Ce sont des hommes détachés de la fortune et des grandeurs. En conséquence d'autres qui savaient faire un bon usage de ce qu'ils possèdent, et qui puissent remplir avec dévouement de hautes et utiles fonctions?

V.

Il y a des exceptions individuelles, il n'y a de conscience que dans les peuples religieux: ailleurs on pense, on discute, on agit pour soi. Dans combien de livres ou sont imprimés ces mots: *Nous voulons la liberté*, on devrait trouver à l'écrit: *est l'autorité!* L'esset de briller et de jouir, on méprise les études sérieuses. Il faudrait trop de temps pour devenir homme d'État, trop de peine pour être homme de bien; on se fait disculper: aussi, dans notre siècle, de gens savent parler, mais ne savent pas ce dont ils parlent!

VI.

La classe nombreuse voudrait que son sort devint meilleur; rien n'est plus naturel, et tout bonnet homme doit secourir son semblable si légitime. Mais, pour le réaliser, lorsqu'on propose de donner aux ouvriers les droits politiques dont ils n'ont que le nom, de les convoquer à des assemblées où ils perdraient leur temps, et qu'au lieu de les instruire des vérités pratiques, on leur débite d'absurdes théories; je me rappelle la manifestation du pauvre Poincette, qui demandait qu'on lui apprît l'anglais, et qui l'on enseigna le bas-breton.

VII.

Le grand principe général est le but de l'économie politique; mais ceux qui cultivent cette belle partie des connaissances humaines, doivent avouer hautement l'impossibilité que leur science achève seule ce grand œuvre. Pour l'accomplir, il faut que la morale opère de telles améliorations dans la société, que deux classes d'hommes disparaissent. L'une se compose de ces ouvriers qui, livrés à la débauche, rentrent ivres chez eux, injurient, battent leurs femmes, leurs enfants, qu'ils préparent ainsi à partager un jour leur dégradation. L'autre classe est celle de ces fabricants qui ne voient dans les ouvriers que des machines travaillantes, et qui rient ou s'empourent lorsqu'on leur parle de devoirs à remplir envers leurs semblables. Sous l'influence chrétienne, une de ces classes aurait de l'ordre, et l'autre des sentiments paternels.

En attendant, et pour hâter l'époque où se ranimera cette influence tutélaire, que l'opinion publique flétrisse tout manufacturier sans morale et sans âme, que la législation lui impose des devoirs dont il affiche le dédain, qu'elle soit moins indulgente pour les vices des ouvriers, qu'elle en combatte les causes, et surtout qu'elle veuille à l'éducation des enfants du pauvre.

VIII.

Certaines gens veulent faire de la classe ignorante un maréchal qui serve à leur fortune industrielle ou politique; mais c'est aussi des hommes qui s'occupent de relever cette classe, et déjà les diverses institutions formées par leurs soins commencent à présenter un ensemble digne d'intérêt. Les enfants ont recueillis dans des salles d'asile; ils peuvent ensuite passer dans des écoles ouvertes à tous; la conduite de quelques uns d'élèves est récompensée par des brevets d'apprentissage; on les surveille chez leurs maîtres. Quand ils sont en état

de gagner leur vie, telle institution prévoyante leur offre les moyens d'accroître de petites épargnes; telle autre leur apprend à s'associer pour s'entraider dans les jours difficiles. Plusieurs grands établissements d'industrie sont dirigés avec une sagesse qui doit les faire citer pour modèles. Si vous visitez, dans le Haut-Rhin, la belle manufacture de Wesseling, qui réunit trois mille ouvriers, vous rapporterez, comme moi, un attendrissant souvenir de la vertu des hommes qui font régner les mœurs, l'aisance et le bonheur dans cette grande famille confiée par la Providence à leurs soins.

Les divers bienfaits dont je viens de parler ne sont pas assez répandus; nos écoles offrent moins d'éducation que d'instruction; il y a pour longtemps encore à propager, à perfectionner; mais une éternelle loi ne permet d'obtenir qu'avec lenteur les réformes salutaires. Persévérez, amis du bien; il y a de l'impunité dans le découragement.

IX.

Nous avons des novateurs qui se divisent entre différents systèmes, mais qui tous vouent un profond mépris aux réformes lentes et partielles. Pour nous rendre l'âge d'or, ils veulent fonder l'ordre social sur des bases nouvelles. Jusqu'à présent, le succès n'a réalisé aucune de leurs éclatantes et faciles promesses.

Il n'est cependant pas impossible de former des sociétés très-différentes de la nôtre; je donnerais pour preuve l'existence des Frères Moraves. La misère est chez eux inconnue; tous vivent paisibles, unis; ils prospèrent sur des points nombreux de l'Europe et de l'Amérique, ils ont pénétré en Asie, en Afrique, et dans des lieux lointains; partout un même esprit les anime. J'ai désiré savoir comment ils sont parvenus à réaliser leurs vœux bienfaisants, et je les ai vus au village de Zeist, près d'Utrecht.

Leur société, sous le rapport moral, diffère beaucoup de la nôtre; et cependant ses fondateurs n'ont rien changé aux bases ordinaires de l'ordre social. Quelques voyageurs croient le contraire: ils ont jeté un coup d'œil sur l'extérieur de l'habitation des Moraves; ils n'ont vu de l'intérieur qu'une espèce de bazar, rempli d'objets fabriqués par les Frères, et vendus par la Société; et en conséquence, ils supposent que chacun des Frères travaille pour tous, et que les produits de leur industrie sont mis en commun. Cette idée n'a rien de réel. Les Moraves considèrent l'égalité des richesses comme un puissant moyen voulu par le Créateur pour unir les hommes et les porter à s'entraider. L'agriculture a chez eux, comme chez nous, des propriétaires, des fermiers et des journaliers; l'industrie a des entrepreneurs, des maîtres, des ouvriers. Les fermages et les salaires se traitent de gré à gré: chaque Frère dispose de ce qu'il possède.

Une famille bien unie étend le modèle de la société des Moraves, ils aiment à se rapprocher les uns des autres; cependant ils ne vivent point en commun. Leur principale habitation à Zeist est un vaste édifice, en partie composé de maisons qui, au dehors, paraissent en former une seule, mais qui n'ont pas de communication intérieure. Un Frère peut loger hors de ce bâtiment; la maison la plus élégante de Zeist est celle d'une veuve morave, chérie et révérencée pour ses nombreux bienfaits. Un vaste édifice n'est pas nécessaire à l'existence de la Société. Dans quelques villes, les Frères sont répandus parmi les autres habitants; il leur est alors plus difficile de s'entraider, mais le sentiment qui les anime surmonte les obstacles.

Ce qu'on a si souvent raconté du pouvoir discrétionnaire des anciens sur les mariages est une fable. Leur société est si peu connue que, dans un ouvrage sur les réformateurs, publié il y a peu d'années, on fit que les Moraves n'ont pas de prêtres: ils ont des évêques, des pasteurs, des diacres et des acolytes.

Ce n'est ni par des institutions étranges, ni par des coutumes extraordinaires que cette société a réalisé ses vœux. Quelle est donc la source de l'union, de la paix, du bonheur dont ces hommes jouissent, et qu'annonce leur physionomie sereine, presque toujours animée d'une douce gaieté? La source de tous ces biens est le sentiment religieux qui domine leur âme. Ces Frères sont des chrétiens, malheureusement séparés de l'Église catholique; ils ont de grandes erreurs, ils sont privés de grands secours; mais, dans les débris qu'ils ont conservés, existe encore un principe de vie.

L'importante affaire pour le Morave est son salut; et il a la conviction profonde qu'il ne peut l'obtenir qu'en pratiquant l'amour de Dieu et des hommes, avec la méditation du Christ. Cette pensée le dispose à toujours écouter la sagesse; et, dès qu'il en a besoin, d'utiles conseils lui sont offerts. Par exemple, aucune autorité ne gêne la liberté de ses conventions particulières; mais si les anciens apprennent que des ouvriers demandent de trop forts salaires, ou qu'un maître veut en donner de trop faibles, ils interviennent par voie de représentations. Ce sont des hommes raisonnables qui parlent à des hommes raisonnables, les explications sont sincères, amicales; ceux qui ont tort le reconnaissent et cèdent promptement.

Les Moraves sont fidèles observateurs des lois de tout pays qui les admet, et même ils s'y conforment dans des cas où la majorité des autres habitants de l'État ont moins de scrupule. Ils sont libres d'invoquer la protection de ces lois, de recourir entre eux à la justice du pays; mais les anciens se hâtent de prévenir le scandale d'un frère appelant son frère devant les tribunaux, et les différends s'arrangent à l'amiable.

C'est la raison qui sans cesse agit sur les membres de cette société; mais la raison épurée et fortifiée par la puissance du principe religieux.

Lorsque, près de quitter le village de Zeist, j'allai prendre congé d'un pasteur (M. Raillards) dont mes nombreuses questions n'avaient point fatigué l'extrême complaisance: « Je vous laisse, lui dis-je, dans un séjour paisible, et je retourne dans un monde agité. Vous savez, peut-être, combien de nos ouvriers sont mécontents de leur sort. N'existe-t-il point, parmi les vôtres, quelques usages qui me soient encore inconnus, et qu'il serait utile de transporter dans nos ateliers? — Non, me répondit-il, nous ne faisons rien d'extraordinaire, nous n'avons rien inventé; et même nous devons aux étrangers l'idée des caisses d'épargne. — Quoi! vous ne m'instruisez aucun moyen de porter la paix parmi les hommes? — Il y en a deux. — Ah! instruisez-moi; quels sont-ils? — La foi en Jésus-Christ, et la pratique de ses maximes. — Mais, repris-je avec tristesse, vous savez combien le malheur religieux est maintenant affaibli pour un grand nombre d'hommes. » Il leva les yeux au Ciel,

et me dit: « Avec ces deux moyens tout est facile; mais rien ne peut y suppléer. »

X.

Il est aisé de tracer une utopie; cette œuvre éphémère n'exige ni talents distingués, ni connaissances sérieuses; on peut, avec de l'imagination, prolonger un pareil travail jusqu'à ce que la main soit fatiguée d'écrire. Une utopie est un roman où l'on se dispense de reproduire les mœurs, les caractères, les passions, avec fidélité, et qui ne peut avoir d'autre intérêt que celui d'un conte sans vraisemblance.

Lorsque le novateur écrit un plan, tout va bien; mais lorsqu'on essaye d'exécuter ce plan, ses vices se révèlent. Furent-ils moins nombreux, il y aurait encore à vaincre une énorme difficulté, celle d'obtenir que les hommes consentent à changer leurs habitudes et leurs usages.

J'offrirai un moyen de lever cette difficulté, et de réaliser les plus hardis projets, pourvu que leurs auteurs remplissent deux conditions. L'une, c'est que ces projets ne contiennent rien qui blesse les croyances chrétiennes; l'autre, c'est qu'ils aient une utilité réelle.

Ces deux conditions remplies, je dis avec assurance: Adressez-vous à des chrétiens; prouvez-leur l'utilité de votre plan, et faites-leur sentir quelle heureuse manière ce serait d'honorer Dieu, que de concourir à former une petite société qui, par le bonheur dont on la verrait jouir, disposerait les hommes à la prendre pour modèle. Me demande-t-on où l'on trouvera ces chrétiens dévoués? Je réponds nettement: Si vous ne croyez pas, votre voix sera mensongère, vous tenterez une jonglerie, vous ne séduirez personne. Si vous croyez, vous trouverez des hommes qui vous comprendront, parce que leur foi sera la vôtre; et vous verrez combien ceux-là auront, pour vous seconder, de douceur et de force, d'activité et de persévérance.

En général, les novateurs modernes reconnaissent l'utilité de la religion pour opérer de grandes réformes; mais la plupart voudraient imposer de nouvelles croyances au genre humain. Ils ne voient pas le ridicule de ces religions fabriquées de main d'homme, qui ne peuvent obtenir le respect, ni des gens religieux, ni des incrédules. On fait honneur à ces religions, si l'on dit qu'elles sont en morale ce que sont dans les beaux arts les parodies et les caricatures.

Il y a peu d'années, je ne sais quel auteur proposa, pour nous régénérer, le *néo-christianisme*. Les prétendus réformateurs qui, au seizième siècle, ont opéré une si grande révolution, avaient plus de sens; ils accusèrent le Catholicisme d'avoir altéré la religion chrétienne, et déclarèrent qu'ils retournaient à la croyance et aux usages de la primitive Église. On conçoit qu'un tel langage ait entraîné beaucoup d'hommes, et même qu'il ait fait illusion à des esprits distingués; mais il y a trop de naïveté à proposer un *néo-christianisme*, expression qui, fidèlement traduite, signifie un christianisme qui n'est pas le Christianisme.

ENTRETIENS DE VILLAGE.

PAR M. DE CORMENIN.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE DE VILLAGE.

Si j'étais Maître d'école, j'estimerais mon humble métier au-dessus de tous les métiers du monde, et je rendrais chaque jour grâces à Dieu de ce qu'il m'est permis de former des cœurs et des intelligences. Je m'inclinerais de l'amour de mes devoirs, et je m'attacherais surtout à relever ce qui est bas, à soutenir ce qui est faible, à éclairer ce qui est ignorant, à moraliser ce qui est vicieux. Je rassemblerais autour de moi mes élèves, et j'étudieraient leur caractère et leurs penchants dans leurs leçons, dans leurs jeux, dans leurs sympathies, dans leurs rivalités et dans leurs recommandations.

Mes enfants, leur dirai-je, mes chers enfants, je sens que j'ai pour vous des entrailles de Père, et vous devez m'aimer, puisque je vous aime; écoutez-moi bien!

Ce n'est pas tout de savoir lire, écrire, charbonner sur le tableau, quelques chiffres et quelques figures.

Vous avez un Dieu que vous devez adorer; car il est votre créateur et votre père à tous. Il voit tout, il entend tout, il sait tout. Il lit du haut du ciel dans le fond de vos cœurs, et rien ne lui échappe, la nuit ni le jour, rien de ce que vous dites, rien de ce que vous faites, rien de ce que vous pensez. Que Dieu soit donc toujours devant vous, et que vous soyez, vous, toujours devant lui!

Vous serez soldats; souvenez-vous que pour faire un bon soldat, il faut être robuste, et, par conséquent, tempéré et sobre; discipliné, et par conséquent, obéissant; courageux contre l'ennemi, et doux envers les prisonniers.

Vous aurez des maîtres, si telle est, pour quelque-uns, la dureté de votre condition: souvenez-vous qu'un serviteur vigilant, ponctuel, laborieux, patient et réglé, vaut mieux qu'un maître fantasque, impérieux, débauché et colére; faites-le rougir, si vous ne pouvez le corriger par votre exemple, et sachez trouver votre récompense dans l'accomplissement de vos devoirs et dans l'estime de vous-mêmes.

Vous avez des parents, aidez-les à supporter la poids de leurs travaux; entrez dans leur affection pour les chérir, et dans leurs peines pour les consoler; rendez-leur en tendresse, ce qu'ils vous prodigent en soins et en sacrifices; pliez avec douceur sous leurs remontrances; détournes votre face de leurs faiblesses, et s'ils vous commandaient de mal faire, sachez leur résister avec dévotion, mais avec fermeté. Vous avez des supérieurs dans vos magistrats; souvenez-vous que l'obéissance à la loi est le devoir de chacun, parce que la loi est la volonté de tous.

autres, et voyez le lien de leur réconciliation et de leur honore harmonie.

« Vous avez des camarades, promettez-vous les uns aux autres de vous entraider, lorsque vous serez plus grands. Aimez-vous: il est si doux de s'aimer! Vivez unis: l'union est la seule force des petits et des faibles. Les riches peuvent se tenir dans l'isolement; leur argent leur procure des secours, des soutiens, des bras, des amis; mais les pauvres ont besoin de s'associer, afin de porter plus facilement leur misère. N'abandonnez donc pas vos compagnons lorsqu'ils souffrent, qu'ils sont malades, qu'ils s'absentent, qu'ils gémissent qu'ils vous réclament. Apportez-leur vos soins, vos consolations, votre courage, vos instruments, votre travail. Donnez afin qu'on vous donne, prêtez afin que vous puissiez emprunter. Faites mieux: donnez même à ceux qui ne vous donneraient pas: prenez même à ceux qui ne vous prêteront pas. Faites le bien pour le mal. Obligez les autres pour les autres, non pour vous. »

« Vous pourrez être un jour officier de la garde nationale, conseiller municipal, maire, et qui sait même, député. Obtenez, mérités la confiance de vos concitoyens et l'honneur de leur choix, par votre probité et par vos vertus. »

« Adorez, je vous le répète, adorez Dieu qui fit le ciel pour la terre, la terre pour l'homme et l'homme à son image, et qui vous donna une âme pour le comprendre, des bras pour travailler, et un cœur pour aimer vos frères. »

« La nature vous fit égaux, et la loi de votre pays vous a faits libres. De vos chaumières sont sortis de grands magistrats, des dignitaires de l'Église, d'illustres savants, d'habiles ministres, d'ingénieurs manufacturiers, de brillants artistes et de glorieux capitaines. Il n'y a plus aujourd'hui de classe supérieure ni de classe inférieure. Il n'y a plus que des individus inégaux et différenciés par l'âge, par la fortune, par les vertus et par les talents. Relevez donc votre front avec une assurance modeste, sans orgueil, mais sans rougour; car vous êtes tous Français, tous admissibles aux emplois, tous également chers à la patrie. »

« Ah! aimez-la bien cette patrie! La patrie, nos enfants, ce n'est pas seulement votre plaine ou votre coteau, la fîche de votre clocher ou la fumée qui monte dans l'air, ou la cime de vos arbres, ou les chansons monotones de vos pères! La patrie, c'est la Picardie pour les habitants de la Provence; c'est la Bretagne pour les montagnards du Jura; c'est tout ce que notre vieille France contient de pays et de citoyens dans les vastes limites du Rhin, des Pyrénées et de l'Océan! La patrie, c'est ce qui parle notre langue, c'est ce qui fait battre nos cœurs, c'est l'unité de notre territoire et de notre indépendance, c'est la gloire de nos pères, c'est la communauté du nom français, c'est la grandeur de la liberté! c'est l'azur de notre ciel, c'est le doux soleil qui nous éclaire, les beaux fleuves qui nous arrosent, les forêts qui nous ombragent et les terres fertiles qui s'étendent sous nos pas! la patrie, c'est tous nos concitoyens, grands ou petits, riches ou pauvres! la patrie, c'est la nation que vous devez aimer, honorer, servir et défendre de toutes les facultés de votre intelligence, de toutes les forces de vos bras, de toute l'énergie et de tout l'amour de votre âme! »

« Aimez la justice et obéissez aux lois. Pour ce qui est des devoirs du citoyen, écoutez et suivez le maire de votre commune. Pour ce qui est des devoirs de la religion, écoutez et suivez le prêtre, votre culte. »

« Aimez vos parents, afin que vos fils vous aiment. Ne laissez pas votre vieux père frapper de ses doigts roides et glacés, à votre porte qui ne veut pas s'ouvrir. Ouvrez-la-lui. Laissez-lui la meilleure place au foyer, à la table et au lit. La malédiction des vieillards pèse sur le front des mauvais fils, et le ride avant l'âge. »

« Aimez surtout les pauvres: car après votre père et votre mère, vos frères et vos sœurs, ce sont eux qui ont le plus besoin de vous. Qu'ils soient votre seconde famille; ne leur fermer ni votre porte, ni vos cauris, ni votre bourse. Donnez-leur surtout du travail, si vous le pouvez, car le travail ne dégrade pas l'homme et le nourrit mieux que l'aumône. Donner du travail, c'est plus, c'est mieux que de donner de l'argent; c'est la meilleure des charités pour ceux qui la font et pour ceux qui la reçoivent. »

« Ne gorgez pas votre estomac de pain, de viandes et de fruits, de manière à en perdre la santé et même la vie; et souvenez-vous de liqueurs fortes, car leurs usages même vite à leur abus, et leur abus étèrve le corps et l'intelligence. L'homme qui s'enivre est plus vil et plus dégradé que la bête. »

« Ne jugez pas, afin qu'on ne dise point que vous êtes des enfants de mœurs grossières, qu'on ne vous méprise, et qu'on ne veuille plus ni vous faire travailler ni travailler avec vous. »

« Soyez polis avec les femmes, car vous ne voudriez pas qu'on insultât vos sœurs ni vos mères, et respectueux envers les vieillards, afin qu'on se détourne devant vous lorsque le temps, qui fait bon vint, mes chers enfants, aura blanchi vos cheveux, aujourd'hui si noirs et si épais. »

« Ne frappez les animaux que pour les corriger ou pour les conduire, et non pour le plaisir de les battre, car ils ne peuvent se défendre, et cela serait lâche; car ils souffrent, et cela serait cruel. »

« Soyez reconnaissants. De même que la chaleur ouvre le sein de la terre et y développe le grain de blé, de même la reconnaissance, en s'insinuant dans le cœur du bienfaiteur, y développe le bienfait. »

« Ne soyez pas méchants de vos supérieurs, uniquement parce qu'ils sont vos supérieurs, lorsqu'ils vous administrent avec fermeté, sagesse et justice; ni des riches, uniquement parce qu'ils sont riches, lorsqu'ils vous aiment, vous consolent et vous soulagent. »

« Habituez-vous à parler correctement français et à vous communiquer les uns aux autres, vos sentiments et vos idées, en langage pur et intelligible. C'est la différence des langages qui est, plus que les mœurs, les costumes, les institutions, les religions, les intérêts et les lois, le signe caractéristique et distinctif des peuples; c'est ce qui les individualise, et ce qui malheureusement cause, envenime et perpétue les antipathies nationales. Si tous les hommes s'exprimaient qu'une même langue, ils ne seraient bientôt plus qu'un peuple, et ils s'aimeraient et s'entendraient tous comme d'un cœur. »

« Ne négligez pas, autant que cela vous est pos-